

MAHMOUD DARWICH

Nous choisirons  
Sophocle

et autres poèmes

traduit de l'arabe (Palestine)  
par Elias Sanbar

*ACTES SUD*

TU PORTES LE FARDEAU DU PAPILLON

Tu diras : Non. Tu déchireras les mots et le fleuve indolent, tu annonceras les mauvais jours et disparaîtras sous les ombrages. Non au théâtre du verbe. Non aux limites de ce rêve. Non à l'impossible.

Tu viens dans des villes et tu repars. Tu donnes à l'ombre le nom des villages. Tu mets en garde les pauvres contre la parole de l'écho et des prophètes. Tu pars... pars et le poème se tient derrière cette mer, derrière le passé. Tu expliques une obsession, viennent alors les gardiens du vide, impuissants, tombés de la rhétorique et des tambours.

Pour ton chant, le ciel de l'eau s'est brisé. Un bûcheron, une amante et le matin s'ouvre sur le lieu. Les mots perpétuent un oubli marié à mille massacres. La mort vient, blanche. Les pluies tombent. Revolver et victime se précisent.

Les martyrs viendront à toi des murs de ta dernière parole. Ils se poseront sur toi, diadème de sang et continueront à planter les pommiers hors de tes souvenirs. Tu en seras fatigué... fatigué. Tu les chasseras mais ils ne partiront pas. Tu les insulteras, mais ils ne partiront pas. Ils occupent ces temps. Tu fuiras leur bonheur vers un temps qui va par les rues et les saisons.

Les pauvres viendront à toi. Tu n'as pas de pain, pas d'invocation qui sauve le blé menacé de sécheresse. Tu dis quelques mots sur la colère qui a marié les épis aux glaives. Quelques mots sur le fleuve caché dans les capes des femmes venues de l'automne. Ils rient et s'en vont, laissant la porte ouverte à la perplexité des champs.

Pour ton chant, les yeux des amantes se sont agrandis. Oui, tu nommes les mèches du blé, patrie ; la bleuité de la mer, patrie. Oui, tu nommes la terre, dame d'oubli puis tu t'endors, seul, entre l'odeur des ombrages et ton cœur disparu sur le long chemin.

Une étudiante dira : A quoi sert le poème ? Le poète extrait fleurs et poudre de deux mots quand les ouvriers ploient sous fleurs et poudre dans deux guerres. A quoi sert le poème au midi sous les ombrages ? Tu te trompes quand tu dis : Les palmiers sont proches de ma vision des choses. Les palmiers te brisent.

Pour ton chant, se sont répandus les espaces blancs et la ruse du bourreau. Tu viens comme le suicide, ils réclament alors de la tristesse pour s'en vêtir. Tu viens comme la déflagration, ils réclament alors des fleurs, pour tracer les cartes. Tu viendras quand tu partiras, puis viendras quand partiras et l'arrivée ne viendra pas.

Tu seras un aigle de fournaise et les pays, ton espace bleu marine. Tu demanderas : "T'ai-je nui, ô mon peuple ?" Les flancs des montagnes se briseront sur l'aile de l'aigle. L'aile se consume à la vapeur de la terre. Tu t'élèves, te poses, t'élèves encore puis entres dans les torrents.

Tu passes, célébration, par tous les commencements : "T'ai-je nui, ô mon temps ?" Tu chantes le vert étendu entre deux mains desséchées. Tu entres dans une rose et tu cries : Qu'est cette cohue ? Tu vois du sang et tu cries : Qui a assassiné le guide ?

Tu mourras seul. Les mers t'abandonneront sur leurs rivages, solitaire comme les galets. Les bibliothèques, les dames, les chansons, les rues des villes, les trains, les aéroports te fuiront. Les pays s'enfuiront de ta main qui a créé des terres pour le roucoulement.

Tu mourras seul. Les volcans t'abandonneront qui obéissaient à ton hennissement ensanglanté. Le désir t'abandonnera et la joie qui te jetait aux poissons, les interrogations, la connivence entre chanson et geôlier, le hennissement t'abandonnera.

On enterrera les parfums après toi. On décernera ton joug aux roses. On condamnera à mort la rosée abandonnée. On mettra le feu aux mots après toi. On volera l'eau aux herbes de ta peau. On te chassera des mouchoirs de la Galilée.

Et tu dis : Non, au théâtre du verbe.  
Non, aux limites de ce rêve.  
Non, à l'impossible.

*Noces, 1977.*